Alaric et la caverne aux livres

Autor(en): **Reyff, Simone de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **53-54 (2007)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-270513

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ALARIC ET LA CAVERNE AUX LIVRES

Un guerrier vertueux, dont les visées conquérantes se voient continuellement traversées d'obstacles, rencontre un ermite qui le réconforte et lui annonce le succès de son entreprise. Scène sans surprise s'il en est, et que tout lecteur quelque peu familier de la littérature « baroque » reconnaîtra comme une des composantes obligées de la fiction romanesque. La silhouette du solitaire hospitalier est déjà très présente dans le roman médiéval où il assiste régulièrement le héros égaré et en butte à l'épreuve. Ses admonitions sont souvent confirmées par un éclairage tiré de sa propre trajectoire qui, au fil d'amours contrariées ou d'une expérience désabusée des honneurs de ce monde, l'ont conduit à consacrer sa vie à la méditation dans des lieux désertiques[1]. Plus remarquable, en revanche, est l'issue de cet entretien aussi conventionnel qu'édifiant : le solitaire introduit son visiteur dans sa rustique caverne où il lui dévoile les ressources d'une « Bibliotheque et superbe et nombreuse ». Telle est la variation qu'imagine Georges de Scudéry au cinquième livre de son *Alaric ou Rome vaincue*, œuvre qu'il dédie en 1654 à la reine Christine de Suède[2]. Les quelque six cents vers consacrés à l'énumération amplement commentée d'un véritable catalogue encyclopédique ne constituent pas simplement un morceau de bravoure. Il s'agit d'une orientation distincte, au gré de laquelle l'éloge traditionnel de la retraite et du mépris du monde se voit enrichi d'échos singuliers.

---

[1] Nous renvoyons à la thèse bien connue de Pierre Sage qui montre comment, par l'intermédiaire d'*Amadis de Gaule*, le motif de l'ermite est transmis aux premiers romanciers modernes : *Le « bon prêtre » dans la littérature française d'*Amadis de Gaule *au* Génie du Christianisme, Genève-Lille, Droz, 1951.

[2] Livre V, v. 4238, p. 287. Nos références renvoient à l'édition suivante : Georges de Scudéry, *Alaric, ou Rome vaincue*, éd. par Rosa Galli Pellegrini et Cristina Bernazzoli, Fasano/Paris, Schena/Didier érudition, 1998.

Avant d'interroger plus avant cette visite guidée dans l'antre des livres, il convient bien sûr de la situer rapidement dans son contexte.

En premier lieu, nous avons affaire à un poème héroïque. *Alaric* est en effet la première réalisation achevée parmi les grandes épopées nationales qui voient le jour au milieu du XVIIe siècle. On rappellera le prix qu'attachent les poètes français à ce type d'entreprises réclamées dès la *Deffence et illustration de la langue françoise* de Du Bellay (1549) pour répliquer à la concurrence des Italiens. Amplement inspirées des théories du Tasse, les vastes fresques qui se multiplient autour d'un héros national et chrétien, de la *Pucelle* de Chapelain (1656) au *Saint Louis* de Le Moyne (1658) en passant par le *Clovis* de Desmarets de Saint-Sorlin (1657)[3], s'adressent à un public conscient des enjeux associés à de semblables réalisations. On s'interrogera certes à bon droit sur la présence de ce registre très spécifique dans un recueil d'études consacrées exclusivement au genre romanesque. En vérité, la disparate n'est pas aussi sensible qu'on pourrait le croire. Dans sa préface, Scudéry rapproche explicitement sa réflexion théorique sur l'épopée moderne des considérations qu'il avait développées en marge du roman *Ibrahim ou l'illustre Bassa* : « le Poeme Epique, relève-t-il, a beaucoup de raport, quant à la constitution, avec ces ingenieuses Fables, que nous appelons des Romans »[4]. Ainsi que le laissent entendre les similitu-

---

[3] Comme le fait remarquer David Maskell, *The Historical Epic in France (1500-1700)*, Oxford University Press, 1973, p. 103, Scudéry est le seul représentant de cette mouvance à choisir un sujet outrepassant les stricts intérêts de l'histoire nationale. On verra néanmoins que son projet est très lié aux réalités politiques françaises de son temps.

[4] Georges de Scudéry, *op. cit.*, préface, p. 95. Voir également p. 109 : « Le Poeme epique et les Romans ont beaucoup de raport ». Il est admis aujourd'hui que l'*Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, publié en 1641 chez Antoine de Sommaville, est de la plume de Madeleine de Scudéry. Son frère n'en aurait rédigé que les scènes de bataille. En revanche, l'auteur de la Préface, considérée comme un témoignage essentiel de la réflexion sur le roman, est sans conteste Georges de Scudéry. Ce texte est notamment disponible dans le recueil publié par Günter Berger, *Pour et contre le roman. Anthologie du discours théorique sur la fiction narrative en*

des établies entre l'un et l'autre ouvrage, l'étroite parenté des deux genres ne fait aucun doute dans l'esprit des contemporains, même si le roman et l'épopée ne sauraient se confondre quant à leur visée propre. On sait que le roman se réclame à l'occasion de l'épopée, qui lui fournit un gage de crédibilité au regard des savants, tandis que le poème épique intègre hardiment les recettes et les séductions du registre romanesque.

A commencer, précisément, par les descriptions et les comparaisons dont Scudéry, mû par un esprit de système autant que par un souci de parade, donne la liste exhaustive en deux « tables » imprimées à la suite de son poème. Interpréter cette manière de récréation lettrée autour de la bibliothèque comme le simple produit « ornemental » d'une facture littéraire vouée à l'amplification ne nous paraît cependant pas rendre justice à ces pages, dont le contenu excède à l'évidence le souci de varier ou de divertir. Non seulement on y reconnaît maint écho de la culture contemporaine, mais il n'est que d'envisager la composition du poème pour deviner qu'elles y assument, notamment à travers leur position centrale, une fonction structurante non négligeable. Il vaut donc la peine de considérer attentivement les rayonnages dont le savant ermite révèle les trésors à son hôte.

« Et menant ce Héros dans sa grotte sauvage ... »

Le début du cinquième Livre d'*Alaric* se greffe sur un épisode merveilleux imité des célèbres enchantements d'Alcine[5] : rescapé du palais fantasmagorique où le magicien Rigilde voulait le faire succomber aux charmes d'une amante illusoire, simulacre de sa fiancée Amalasonthe, le héros rejoint sa flotte en partance pour Rome, qu'il a reçu la mission divine de conquérir. Rigilde imagine alors un nouvel obstacle pour contrarier la progression du roi des Goths. Dans la caverne des vents, il s'empare de l'outre dont il libère

---

prose du XVIIe siècle, Biblio 17, *PFSCL*, Paris-Seattle-Tübingen, 1996, pp. 79-95.

[5] L'Arioste, *Roland furieux*, livre VII.

les courants antagonistes qui provoquent une furieuse tempête[6]. La flotte est dispersée, tandis que le vaisseau d'Alaric, qui a relayé au gouvernail son pilote affolé, aborde au rivage d'Albion. Le héros gravit la falaise pour tenter d'apercevoir les autres navires, partagé entre le désespoir, la nostalgie amoureuse et un reste de confiance en son destin providentiel. C'est dans cette perplexité qu'il est abordé par un vieillard sortant d'une grotte, et qui, en dépit de son humble mise, force immédiatement son respect (vv. 4505 ss.). Non seulement le solitaire identifie sans hésitation le héros, mais il lui prédit l'heureuse issue de son aventure, dont la récupération prochaine de son escadre sera le premier signe concret. Le bref dialogue qui s'ensuit lui permet de reconnaître en Alaric un homme digne de son destin, ce qui l'amène d'autant plus à déplorer que ses lumières naturelles ne soient pas rehaussées par celles que procurent l'étude et la lecture des livres. A travers leur roi, ce regret s'étend à l'ensemble des Goths, qui seraient un peuple admirable si la culture de leur esprit pouvait faire fructifier les promesses de leur courage instinctif (vv. 4545 ss.).

Ces considérations ouvrent la voie à un vibrant éloge de la science dont le sage vieillard énumère les bienfaits (vv. 4549 ss.) : elle est le complément indispensable de l'action, parce qu'elle permet de comprendre les situations et d'anticiper les événements. Comment en effet, sans la connaissance des causes, réussir à contrôler les effets ? Pour illustrer les avantages du savoir, l'ermite brosse alors le portrait de « l'homme avec la science » (vv. 4549 ss.) que ses compétences avisées placent au-dessus de l'humanité commune : loin de se laisser guider par les indications illusoires de l'observation immédiate, il soumet son expérience à la raison et à la mémoire, au point de saisir le monde dans son étendue et sa complexité. En bref, le savoir se manifeste à travers lui moins comme un amas de connaissance que comme l'acquisition d'une lucidité qui lui donne prise sur le réel,

---

[6] On aura reconnu une adaptation du chant X de l'*Odyssée*, où Ulysse reçoit d'Eole l'outre renfermant les vents, que ses hommes d'équipage, mus par la curiosité, vont laisser échapper.

favorise chez lui la maîtrise des passions et l'amène tout naturellement à la connaissance du monde. Il faudra garder à l'esprit cette dimension prudentielle des lumières associées à l'acquisition du savoir lorsqu'on examinera le contenu de la bibliothèque de l'ermite.

Ces généralités servent de toile de fond à la classique confidence du solitaire (vv. 4587 ss.). Comme la plupart de ses pairs, il a connu la vie de la cour et les agréments du monde dont il a éprouvé la vanité. C'est à l'expérience du désert qu'il doit de connaître deux uniques « vrais biens : le Ciel et le sçavoir » (vv. 4596), les livres étant désormais pour lui le chemin par lequel il s'élève à Dieu. Ces principes s'incarnent dans l'histoire de sa vie que, conformément à la tradition du motif, il consent à révéler au héros (vv. 4611 ss.). On retiendra de cet ancien courtisan qu'il est né en « Hibernie », origine qui explique à elle seule la négligence de son éducation[7]. Faute d'une bonne « institution », il abuse de la faveur dont l'honore son souverain : prodigue de ses propres biens comme de ceux de la couronne, autoritaire et insolent, inapte à mesurer la valeur d'autrui, conseiller politique indiscret, ignorant des affaires de l'Etat, piètre stratège, il va de catastrophe en catastrophe et conduit au bord du précipice le royaume dont il a la charge. Jusqu'au jour où un Grec qu'il a fait prisonnier dans les Hébrides lui promet, s'il veut suivre son conseil, de l'aider à réparer ses méfaits et à recouvrer son prestige[8]. Après l'avoir aidé à écraser ses ennemis et à restaurer la paix du royaume, il lui apprend à distinguer les honnêtes sujets qui méritent protection des parasites qu'il convient d'écarter, et à instituer un gouvernement modéré et libéral, garantissant à chacun une vie sereine et prospère. Mais il n'en reste pas à ces instructions pragmati-

---

[7] L'Hibernie est le nom latin de l'Irlande. On peut se demander si la figure du docte ermite que Scudéry situe sur les falaises d'Albion n'évoque pas de manière oblique le souvenir des moines irlandais, traditionnellement reconnus comme les ministres de l'évangile et les initiateurs de la culture livresque.

[8] La vraisemblance d'un Grec capturé dans les Hébrides laisse un peu songeur. Il convient à tout le moins de relever la valeur symbolique attachée à la nation de ce libérateur, dont l'intervention providentielle reflète par anticipation le rôle de l'ermite auprès d'Alaric.

ques : la fortune retrouvée est l'occasion pour ce guide vigilant d'initier son disciple aux arts libéraux qui l'orientent vers le souverain bien et, partant, le conduisent en dernier ressort à privilégier la retraite studieuse aux charges de la vie active.

La bibliothèque que recèle la « roche affreuse » dans laquelle l'ermite introduit son visiteur (vv. 4737 ss.) illustre tout naturellement cet itinéraire, dans lequel on lira non seulement la conversion de la vie active à la vie contemplative, mais tout aussi bien le passage de l'ignorance arrogante et délétère aux délices toujours renouvelées de l'humilité studieuse. La description des lieux se borne exclusivement à l'inventaire des volumes alignés à perte de vue sur les rayons, inventaire assorti d'un commentaire plus ou moins développé selon la nature des disciplines évoquées. Chaque catégorie de livres est introduite par le déictique *voici* qui en actualise la présentation : les livres évoqués ne sont pas seulement les composantes d'une liste canonique, mais les instruments d'une véritable initiation dont le jeune souverain est invité à faire son profit. En lui donnant à contempler les volumes alignés sous telle ou telle rubrique du savoir, l'ermite invite clairement son hôte de passage à les ouvrir. Tant par ses dimensions que par la variété des collections, sa bibliothèque se donne comme le reflet d'un savoir encyclopédique, dont l'agencement répond à un ordre relativement traditionnel. C'est du moins l'impression qui résulte d'un catalogue dont la liste initiale reprend l'articulation du *trivium* : au premier plan, « l'utile Grammaire », présentée comme la « porte nécessaire » des arts et des sciences[9] (vv. 4753 s.), et dans son prolongement les « Humanistes » (v. 4774), c'est-à-dire les auteurs de commentaires érudits que la métaphore bien connue de

---

[9] On songe naturellement à l'illustration de la *Margarita philosophica* de Gregor Reisch (1503) qui présente la Grammaire sous les traits d'une maîtresse d'école accueillant un jeune élève à la porte de l'édifice où l'attendent, de Donat à Aristote, les grandes figures de la tradition pédagogique. En rappelant cette référence, nous nous préoccupons moins de repérer une source du poète – en l'occurrence peu vraisemblable – que de suggérer la permanence des images culturelles, au-delà des relais avérés.

l'abeille butineuse présente comme les intermédiaires indispensables d'un savoir conçu comme nourriture de l'esprit ; les « livres épineux » de la Logique (v. 4795), qui font suite aux traités de Grammaire, sont présentés, à travers l'énumération approximative de leurs distinctions, comme une nécessaire prophylaxie contre les sophistes de tous bords ; enfin vient la Rhétorique (vv. 4825 ss.), que le docte guide présente comme une méthode orientée vers un but pragmatique, et si possible vertueux, à savoir le règne de la justice concrétisé par la sauvegarde de la veuve et de l'orphelin. Au modèle antique du *trivium*, qui inaugure l'énumération des volumes, répond vers la fin de la liste une structure dans laquelle on peut, sans sollicitation abusive du texte, discerner les grandes articulations du *quadrivium*. Un premier commentaire embrasse la connaissance des espaces célestes qui se conjugue sous les dénominations complémentaires d'Astrologie (description du cours des astres et des effets climatiques qu'ils engendrent) et d'Astronomie (nomenclature des corps célestes). Quant à la Géométrie, à l'Arithmétique et à la Musique, elles apparaissent toutes trois sous l'égide des Mathématiques, terme qu'il faut sans doute encore entendre dans son acception générique. Non seulement ces trois dénominations des arts quadriviaux ont perdu une partie de leur autonomie, mais elles sont étroitement associées à des spécialités beaucoup plus récentes, comme l'optique, la cosmographie ou la perspective, et même aux arts appliqués comme l'architecture, la peinture, pour ne rien dire de la physiognomie, des pratiques divinatoires ou des recueils d'emblèmes. A l'inverse du *trivium* qui, en raison peut-être de son caractère instrumental, semble conserver aux yeux de Scudéry sa cohérence, le moule du *quadrivium* s'est manifestement disloqué pour entrer dans des combinatoires nouvelles. Cette évolution est d'autant plus sensible que l'énumération prévoit, entre l'Astronomie et les Mathématiques, un développement important consacré à la Médecine sous toutes ses formes et dans toutes ses applications. Entre ces deux pôles, la liste des livres introduit les articulations majeures du savoir, suivant un ordre que l'on retrouve, comme nous le verrons, dans la plupart des inventaires de cette époque : successivement, l'ermite passe en revue les Philosophes, dont il envisage les diverses sectes dans une

perspective très consensuelle puisque, dans leur diversité et leurs contradictions, elles lui apparaissent toutes comme un chemin vers la connaissance ; les Auteurs sacrés interprètes de la loi divine, eux aussi approchés dans un esprit œcuménique, incluant non seulement la Kabbale mais aussi les hérétiques, qu'un lecteur averti peut consulter avec profit ; les Poètes, bénéficiaires d'une inspiration divine, mais dont la vocation essentielle reste associée à la célébration des princes ; les Historiens, que le solitaire se borne à évoquer à travers leurs représentants les plus illustres ; les Juristes enfin, dont la doctrine fonde l'équilibre de l'Etat et garantit le pouvoir des rois.

Ce parcours commenté s'achève en une sorte de *coda* triomphaliste, célébrant les avantages d'une collection bibliographique à la fois inépuisable et ouverte à tous :

> Et de Livres divers j'ay remply cette Grote.
> Il n'est rien dans les Arts que l'on n'y puisse voir :
> Icy les plus sçavans trouveront à sçavoir :
> Chacun y peut apprendre et d'une ame hardie,
> Former le Cercle entier de l'Encyclopedie. (vv. 5122-5126)

L'enthousiasme du docte solitaire se mue alors en inspiration subite qui lui permet d'apercevoir, dans un avenir lointain, la silhouette d'une « REYNE DES GOTHS, sçavante comme belle » (v. 5138), qui assurera le règne des arts et des sciences. Alaric, gagné à son tour par une semblable exaltation, appelle de ses vœux l'avènement de cette glorieuse descendante. Mais l'ermite le ramène à la réalité en lui montrant, au large, sa flotte épargnée par la tempête qui regagne le rivage. C'est signe que la pause méditative est terminée. Le héros va devoir reprendre sa vie d'aventures au terme de laquelle il se rendra vainqueur de la maîtresse du monde, et successeur des Césars.

« Et tous les Rois sçavants sont au dessus des Rois »

En dépit de la généreuse invitation que répercute l'ermite au terme de son inventaire, la Bibliothèque du désert n'a pas, par définition, la

vocation d'une institution publique[10]. Le choix d'associer ce parcours du répertoire des sciences humaines à la traditionnelle rencontre du héros et de son conseiller solitaire en suggère tout au contraire la visée exclusive et la portée initiatique. Par ailleurs, le commentaire qui accompagne la présentation des diverses sections de la bibliothèque revient constamment, et avec une insistance toute particulière, sur la subordination du savoir à l'agir, option que confirment les nombreuses références à l'ordre politique et au pouvoir du souverain. A les prendre attentivement en compte, ces inflexions très appuyées plaident en faveur d'une fonction très précise de l'épisode, qui ne saurait, on l'a vu, se confondre avec un simple intermède décoratif à l'usage des mondains bibliophiles. Nous y reconnaîtrions volontiers l'équivalent d'un chapitre particulier de l'« Institution du prince ». On sait en effet que ce genre d'écrits connaît, durant la minorité de Louis XIII, un sensible renouveau en France[11]. En réaction à l'affectation d'ignorance revendiquée par la noblesse d'épée – et à cet égard les méfaits de l'inculte prince d'Hibernie prennent un relief tout particulier – les théoriciens réactualisent l'idéal du roi philosophe, tel que l'esquisse Platon au cinquième Livre de sa *République*. L'instruction d'un futur roi passe par conséquent par la bibliothèque, où il puisera l'expérience et le savoir qui fonderont sa vertu. La majorité des auteurs privilégient naturellement l'histoire, mais la poésie a aussi droit de cité dans les collections royales, en particulier l'épopée dans laquelle se rejoignent si étroitement les exigences du *docere* et du *placere*[12]. Tout aussi indispensables sont les principes de l'éloquence, grâce auxquels le souverain apprendra à communiquer sa vaillance, notamment dans la conduite de la guerre. Quant aux

---

[10] On rappellera que Gabriel Naudé fut l'un des premiers à suggérer l'ouverture au public des ressources d'une collection privée. Voir Jérôme Delatour, « Enfin Naudé vint ... », *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 155, 1997, pp. 375-382.

[11] Voir Isabelle Flandrois, *L'Institution du Prince au début du XVIIe siècle*, Paris, PUF (Histoires), 1992.

[12] Voir Marie de Gournay, *De l'Education des Enfans de France* (1601), *Œuvres complètes*, éd. Jean-Claude Arnould *et al.*, Paris, Champion, 2002, t. 1, p. 594.

sciences appliquées, s'il ne saurait y consacrer l'attention d'un futur expert, il ne peut les ignorer tout à fait, puisqu'elles imprègnent en profondeur la société dont il est le garant. Cet ambitieux programme se heurte toutefois au paradoxe qu'ont relevé plus d'un théoricien de la pédagogie royale : comment concilier la nécessité d'inculquer au prince un savoir presque universel et le peu de temps dont on dispose pour une telle éducation ? Une des solutions régulièrement préconisée est de faire appel à la conversation des hommes de science, qui transmettront insensiblement à leur élève les grands principes de chaque discipline, à partir desquels celui-ci pourra progresser au gré des circonstances et de ses talents propres. L'exemple de François Ier et de sa sœur Marguerite, qui avaient coutume de convier les lecteurs ou les lettrés à leur table, est souvent invoqué comme un expédient rêvé[13]. Il n'est pas exclu que Scudéry garde à l'esprit cette ébauche de formation continue *ad usum Regis*. Pourquoi ne pas lire, en effet, les exhortations du savant ermite au jeune roi des Goths comme la version stylisée d'une expérience pédagogique de cet ordre ?

Que l'initiation du souverain se fasse par le truchement d'une bibliothèque n'a par ailleurs rien pour surprendre. Les premières décennies du XVIIe siècle voient en effet s'affirmer le statut du Bibliothécaire, dont l'expérience et le vaste savoir est ordonné au développement des collections particulières que prisent non seulement les grands du royaume, mais aussi de nombreuses personnalités intellectuelles issues de la noblesse de robe. L'exemple le plus fameux est celui de Gabriel Naudé, qui adresse en 1627 son *Advis pour dresser une bibliothèque* au Président de Mesmes, avant d'entrer au service de Mazarin, puis de Christine de Suède[14]. Lui font pendant, dans un esprit d'émulation proche de la rivalité, les frères Dupuy, héritiers de la prestigieuse bibliothèque de leur cousin Jacques-Auguste de Thou. Il va de soi que la carrière militaire et mondaine d'un Scudéry le situe clairement en marge du libertinage

---

[13] Isabelle Flandrois, *op. cit.*, pp. 144-147.

[14] Voir la reproduction de l'édition 1644 de l'*Advis*, avec une introduction de Claude Jolly, Paris, Klincksieck, 1990.

érudit qui constitue le milieu naturel de cette effervescence lettrée. On ne s'étonnera pas en revanche de trouver chez un auteur aussi perméable aux courants de son époque l'écho d'intérêts et de pratiques qui franchissent très tôt l'espace restreint de la République des Lettres[15]. Examinée à l'aune des orientations majeures de l'érudition contemporaine, la bibliothèque imaginaire de l'ermite révèle, il est vrai, d'incontestables limites, dans lesquelles on peut observer la projection d'un modèle scientifique gauchi, relativisé ou mitigé par la réception « mondaine ».

Cette déformation ne tient pas tant à l'inventaire du savoir encyclopédique qu'à l'état d'esprit qui y préside. Le recensement des disciplines proposé par l'ermite traduit, on l'a vu, un certain conservatisme dans le maintien partiel de la structure des arts libéraux, mais il ne relève pas pour autant d'un découpage archaïque du savoir. Au contraire, la plupart des commentateurs rejoignent l'avis de Charles Sorel qui, dans sa *Connoissance des bons livres*, institue la priorité des « Livres de la pureté de la langue françoise » reconnus comme « fondemens des autres, puisque le langage est la clef des sciences »[16]. Cette préséance accordée à l'outil linguistique, auquel on adjoint souvent les techniques de l'éloquence, n'est finalement pas très éloignée de la démarche traditionnelle qui voyait dans le *trivium* l'instrument de base de la connaissance. Pour ce qui est de l'enchaînement des rayonnages qui tapissent la grotte, il ne tranche pas vraiment sur les usages du temps. La bibliothéconomie dans sa phase émergente n'a pas encore institué un catalogage répondant à des normes précises. A titre de comparaison, on retiendra les catégories

---

[15] Cela d'autant plus que l'auteur, qui finira par entrer à l'Académie française en 1650, est un adepte des collections savantes, ainsi que l'atteste notamment la parution en 1646 du *Cabinet de Monsieur de Scudéry*, sur le modèle de *La Galeria* du Cavalier Marin. La description poétique des œuvres d'art y est en effet tissée d'habiles commentaires. Voir la belle édition procurée par Christian Biet et Dominique Moncond'huy, *Le Cabinet de Monsieur de Scudéry*, Paris, Klincksieck, 1991.

[16] Charles Sorel, *De la connoissance des bons livres*, éd. par Lucia Moretti Cenerini, Roma, Bulzoni, 1974, p. 60.

que distingue Naudé : Théologie, Droit, Médecine, Autres sciences - (Astrologie, Arithmétique, auxquelles sont associées diverses disciplines plus particulières). La liste n'est pas exactement conforme à celle que propose l'initiateur d'Alaric, mais on y reconnaît les mêmes ensembles. Cette impression se confirme à l'examen d'autres catalogues. La *Bibliothèque françoise* de Sorel (1664) met davantage l'accent sur ce que nous appellerions aujourd'hui les lettres : grammaires et dictionnaires, textes philosophiques, livres de spiritualité, morale, civilité et politique. Dans la *Connoissance des bons livres*, ouvrage conçu dès 1647, et d'inspiration moins conformiste, le même Sorel propose un inventaire qui inclut successivement la Grammaire, l'Eloquence, la Philosophie, la Théologie, pour s'achever avec les « Livres meslés », sorte de fourre-tout destiné à recueillir toutes les manifestations de la « polymathie ». Cette variété réapparaît chez La Mothe Le Vayer (*Du Moyen de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement*, 1648), qui réserve toutefois une place privilégiée aux lexiques et aux dictionnaires spécialisés, auxquels il joint certains textes de base comme la Bible, la *Somme de théologie*, les œuvres de Platon et de Diogène Laërce[17].

Si l'état présent des lettres et des sciences que résume la bibliothèque du solitaire est dans l'ensemble conforme aux usages contemporains, il manifeste en revanche un net décalage quant à l'appréciation du savoir. Il n'est que de parcourir les essais mentionnés plus haut pour s'apercevoir que, chez un Sorel ou un La Mothe Le Vayer, la bibliothèque est synonyme d'une fréquentation assidue des auteurs, qu'il s'agisse des grands relais de la tradition classique ou des novateurs dont la pensée agit comme un stimulant sur les cercles érudits. Il y a bien des nomenclatures, dans l'exposé de l'ermite, mais elles se bornent exclusivement aux repères obligés de la pratique scolaire : chaque discipline est désignée par ses figures tutélaires –

---

[17] On trouvera d'autres sources de comparaison (Faret, Ménestrier, Bruzen de La Martinière) dans l'ouvrage de Jean-Marc Chatelain, *La bibliothèque de l'honnête homme. Livres, lecture et collections en France à l'âge classique*, Paris, BNF, 2003.

Homère et Virgile, Hérodote et Tite-Live, Démosthène et Cicéron, Platon et Aristote – auxquelles s'agrègent des séries d'auteurs que leur notoriété a érigés en manière de symbole. La bibliothèque est moins le lieu de divulgation d'un savoir vivant et en perpétuelle mouvance que le monument d'une culture révérée plutôt qu'interrogée. Si la présence exclusive des auteurs de l'Antiquité s'explique aisément par les exigences de la vraisemblance historique, Scudéry n'en demeure pas moins rivé au réflexe humaniste qui associe le *verbum* à la *res*. Par l'intermédiaire de l'ermite, il appelle encore à lire les textes anciens pour leur contenu, sans prendre conscience de la dimension historique qui, comme sont en train de le découvrir Naudé et ses pairs, réclame une appréciation critique[18].

On notera d'autre part que cette « Bibliothèque » consciencieusement portée à la table des 146 descriptions censées garantir la plus-value stylistique du poème de Scudéry ne contient pas la moindre notation visuelle. Alors que Naudé consacre un chapitre entier à « L'ornement et la decoration que l'on doit y apporter »[19], la bibliothèque de l'ermite n'existe qu'à travers le dénombrement de son contenu. Aux tableaux, statues et autres meubles d'usage, dont la présence souligne la relation du lecteur avec ceux qui l'ont précédé et ceux qui l'accompagnent dans son cheminement intellectuel, se substitue la « roche affreuse » (v. 4737) dont l'aspect matériel disparaît du reste bien vite sous les rayonnages. L'espace avenant et raffiné de la convivialité savante fait place à la vision dramatiquement contrastée du « désert avec livres » : on songe tout naturellement aux innombrables représentations contemporaines de saint Jérôme dans sa solitude, où les in-folios aux reliures somptueuses acquièrent, dans leur cadre rupestre, une dimension à la fois étrange et essentielle[20].

---

[18] Sur cette question, nous renvoyons à l'étude éclairante d'Emmanuel Bury, « La philologie dans le concert des savoirs », *Le Savoir au XVIIe siècle*, Biblio 17, 2003, pp. 17-33.

[19] Chapitre VIII, édition citée, pp. 142-149.

[20] Pour s'en tenir aux productions les plus célèbres des peintres français de cette époque, on signalera notamment le *Saint Jérôme* de Lubin Baugin (Caen, Musée

Aliment de la retraite studieuse, les livres sont donc perçus moins comme l'instrument provisoire de la communication d'un savoir toujours en évolution que comme les « conseillers fidelles » (v. 4745) qui alimentent la méditation et guident l'action. Cette orientation utilitariste et surtout morale de la culture place la figure de l'ermite en retrait par rapport l'esprit d'émulation qui anime la République des Lettres. En consacrant un long développement de son récit épique à la célébration de la bibliothèque, Scudéry salue un phénomène culturel dont il reconnaît à la fois l'existence et la raison d'être. Néanmoins, son éloge reste hypothéqué par une interprétation restreinte de la récente émergence du savoir. Le commerce des livres reste pour lui attaché à ce que nous appellerions peut-être l'ordre des « valeurs », sans qu'il prenne véritablement conscience des paramètres nouveaux qui régissent désormais la communication scientifique. Ces limites expriment assez exactement les rapports ambigus, tissés à la fois de convergences et d'incompréhensions, qu'entretient le milieu mondain avec la confrérie des nouveaux doctes.

« Sois donc Vainqueur de Rome, et l'Ayeul de CHRISTINE »

Cependant l'intérêt de cette halte d'Alaric au désert ne se borne pas à projeter, dans le destin du héros épique, une actualité propre à retenir l'attention du public contemporain. Loin de se profiler comme un simple clin d'œil à l'usage des lecteurs, la rencontre de l'ermite et la découverte de sa bibliothèque revêtent pour le futur conquérant de l'empire romain une signification capitale. On a déjà remarqué que cet épisode se situe très précisément au centre de l'ouvrage. Placé à la fin du cinquième Livre, il correspond, comme l'a bien perçu David Maskell, au « turning point » du poème[21]. Les cinq premiers livres en effet évoquent successivement la mission d'Alaric, son départ

---

des Beaux-Arts), le *Saint Jérôme pénitent* de Georges de La Tour (Stockholm, Musée national) et le *Saint Jérôme et l'Ange* de Simon Vouet (Caen, Musée des Beaux-Arts).

[21] David Maskell, *op. cit.*, p. 104.

contrarié par les pressions qu'exerce sur lui la belle Amalasonthe, l'intervention du magicien Rigilde qui le séquestre dans une île enchantée, la rupture du charme opérée par l'évêque d'Uppsala, l'inévitable tempête enfin, qui semble réduire à néant son dessein. Au sortir de sa rencontre initiatique avec le sage ermite, Alaric est à même d'entreprendre sa conquête. Les trois livres suivants multiplient les scènes de batailles, les récits de sièges et d'embuscades ; le Livre IX rapporte la défaite de Rigilde et la conversion d'Amalasonthe, et le dixième conclut le poème par l'assaut de Rome, suivi de la victoire annoncée.

Cette fonction de pivot est confirmée pas la constante topographique de la grotte, lieu tour à tour de sortilèges maléfiques ou de visions d'espérance, qui rythme la progression du héros. La première de ces grottes, située au flanc du volcan islandais de l'Hekla, est la demeure où le magicien Rigilde entrepose les artifices destinés à contrecarrer la mission d'Alaric :

> Ses livres, ses parfums, ses pierres, ses metaux ;
> Les poudres et les sucs de mille vegetaux ;
> Des images de cire, un horrible squelette ;
> Des anneaux enchantez, sa fatale baguette ;
> Des flambeaux de resine, et divers instrumens ;
> Des vases destinez aux noirs enchantemens ;
> Des venins, des poisons, et mille horrible choses
> Par qui tous les Sorciers font leurs metamorphoses,
> Lors qu'ils changent leurs corps en des corps estrangers,
> Pour perdre les troupeaux, sans craindre les bergers. (vv. 939-948).

Si conventionnel qu'il puisse paraître, l'appareil infernal recélé dans ce *locus horridus* appelle indirectement la contrepartie bénéfique des livres de l'ermite : envisagée dans son rapport avec la caverne de Rigilde, la bibliothèque devient, beaucoup plus qu'un simple refuge, le lieu de ressourcement symbolique où le héros pourra puiser les antidotes nécessaires pour affronter les forces du mal. Cette première grotte sinistre sera relayée, au début du Livre V, par l'antre des vents où le magicien fomente une tempête (vv. 4105 ss.). Pâle imitation du modèle homérique, qui n'a en soi pas grande signification, sinon

précisément de réactualiser le face-à-face des deux espaces souterrains dotés de signes contraires. Le livre suivant introduit, avec une description de l'Averne où Lucifer ameute ses troupes, une nouvelle variante de la caverne infecte (vv. 5270 ss.). Aux instruments « techniques » du malheur succède l'escadron des démons qui affluent comme une nuée de mouches. A cet endroit intervient un « arrêt sur image » ou, pour le dire de manière moins anachronique, une amplification, au gré de laquelle surgit le cortège des damnés, avec la description détaillée des châtiments que vaut à chacun sa faute particulière (vv. 5341 ss.). On pourrait aisément mettre au compte du « merveilleux chrétien » les nombreux effets stylistiques qui, dans ce véritable morceau de bravoure, s'attachent à suggérer l'indicible tension des tourments de l'enfer. Néanmoins ce développement n'a rien de gratuit, dans la mesure où il s'attache à révéler, à travers le rapprochement du râle des réprouvés et des imprécations du Malin, l'enjeu véritable de la victoire d'Alaric sur les restes de l'Empire romain. En s'emparant de la Rome décadente, le roi des Goths lui offre paradoxalement une chance de salut qui la soustrait à la mainmise des puissances infernales. Tel est le combat dont les prodromes envahissent de terreur et de désolation les repaires de Satan. Conformément à l'esprit du poème héroïque, dont la vocation est par essence de célébrer le triomphe du bien, les menaces ténébreuses qui s'élèvent de l'Averne se verront définitivement conjurées dans une dernière station souterraine, la grotte de Cumes où la Sibylle revient à la vie pour prédire à Alaric, qui s'est déjà emparé de l'Italie méridionale, la prochaine conquête de Rome et les hauts faits de ses descendants (Livre X, v. 9453 ss.). En contraste avec l'atmosphère terrifiante des antres magiques et sataniques, mais aussi avec la neutralité de la demeure de l'ermite, Scudéry détaille à l'envi les merveilles du « grotesque » somptueux que produisent les ressources alliées de l'art et de la nature :

> Sa voûte Mosaïque, et de lapis formée,
> De mille estoiles d'or en tous lieux est semée :
> Et ces murs marquetez de nacre et de coral,
> Meslent la cornaline, et le jaspe au cristal. » (vv. 9473-9476)

C'est dans ce décor privilégié que sera solennellement annoncé l'avènement de la reine Christine, avènement dont Alaric avait déjà été instruit en termes voilés par l'ermite.

L'association de la Bibliothèque et de la grotte n'a donc rien de fortuit. Elle répond sans doute à la figure même du solitaire, indirectement relié à un décor pastoral dont les excavations rocheuses sont une composante traditionnelle. C'est du reste l'image que retient la gravure de François Chauveau illustrant la prestigieuse édition Courbé d'*Alaric* : le guerrier et le vieillard y sont représentés au pied d'une roche qui pourrait suggérer l'entrée d'une caverne. En revanche, on n'aperçoit pas le moindre livre dans leur entourage. Comme si l'illustrateur, dont la tâche est de résumer l'argument majeur de chaque livre, n'avait retenu de cet épisode que son aspect le plus conventionnel, au détriment de la visite de la Bibliothèque qui prolonge la confidence du saint homme. Que l'on prenne toutefois quelque distance à l'endroit de cette interprétation un peu mécanique, et l'on s'avisera que l'association de la grotte et de l'anachorète ne s'impose pas d'office. Nombreux en effet sont les ermites de romans qui vivent dans un abri de fortune édifié de leurs mains, voire dans une demeure aussi avenante que modeste. Loin de se borner aux seules conventions du registre pastoral, le choix de situer la Bibliothèque dans une grotte relève, chez Scudéry, d'un souci d'assurer la cohérence symbolique des lieux significatifs qui structurent son récit. Située au cœur du poème, liée à l'articulation critique où le candidat pressenti par l'appel divin va se muer en véritable héros, la caverne aux livres équivaut à un véritable espace de gestation. Placés à égale distance des grimoires et autres engins abominables dont use le magicien et de la parole vivifiante que profère la Sibylle, les volumes accumulés par le mondain repenti apparaissent, dans l'aventure du héros, comme les indispensables médiateurs de son salut.

Ce n'est pas tout à fait par hasard non plus que les deux grottes salutaires servent de cadre à la célébration anticipée de la reine de Suède. Que le destinataire d'un ouvrage aussi glorieux y soit projeté en abyme, au gré d'allusions diverses, n'a en soi rien d'extraordinaire. Mais il faut bien avouer que la présence récurrente de Christine

dans *Alaric* outrepasse largement cette forme conventionnelle d'allégeance. Outre les compliments d'usage multipliés dans l'épître dédicatoire, Scudéry introduit par trois fois la figure tutélaire dans le corps de son poème : c'est par un appel à la « nouvelle Minerve » (v. 29) qu'il conclut, au seuil du premier chant, la traditionnelle invocation à la muse ; la « Reyne des Goths » est ensuite annoncée, comme on l'a noté, au terme de la revue de la Bibliothèque ; enfin, elle est clairement évoquée par la Sibylle, comme le couronnement de tous les successeurs d'Alaric. L'inventaire généalogique qui relie la dynastie des rois de Suède au conquérant de Rome est évidemment plus ingénieuse que fiable : elle n'en constitue pas moins la logique profonde d'une œuvre qui trouve en sa dédicataire la descendante authentique de son héros.

La teneur de ces interludes élogieux peut se résumer en une triple représentation. Le poète considère d'abord en Christine une de ces « Femmes illustres » dont divers auteurs contemporains, à commencer par sa sœur Madeleine, s'attachent à exalter la mémoire[22]. Dans sa préface, l'exemple de la reine de Suède se voit « autorisé » par la kyrielle des héroïnes canoniques qui, de Penthasilée à Judith en passant par Clorinde et Bradamante, ont orné la chronique des temps anciens. Cependant ses hauts faits relèvent moins du courage martial que de la hardiesse d'un esprit conquérant : « il n'y a pas moyen de se taire d'une main Royale, qui daigne souvent quitter le Sceptre pour prendre nos Livres : et qui ramène ces heureux Temps, où l'on nous a dit que les Philosophes regnoient, et que les Roys philosophoient »[23]. Elle incarne donc à la perfection l'idéal qui imprègne et justifie tout à la fois les commentaires du savant guide introduisant le roi des Goths dans l'univers de la vie intellectuelle. Par ses

---

[22] Les deux volumes des *Femmes illustres* sont publiés en 1642 et 1644. On trouvera un très bon état présent de la question, ainsi qu'une bibliographie utile, dans l'étude de Stéphane-Marie Morgain, « *La Gallerie des femmes fortes* (1647) du P. Pierre Le Moyne », *La Tradition rassemblée*, Journées d'études de l'Université de Fribourg, Academic Press Fribourg, 2007, pp. 343-365.

[23] Georges de Scudéry, *op. cit.*, préface, p. 89.

origines nationales enfin, la savante souveraine déjoue tous les préjugés qui assignent à la seule tradition gréco-latine le privilège du génie. L'exemple de Christine engage à relativiser l'attribution de barbarie à toute culture venue d'ailleurs, puisque « l'esprit et la vertu n'ont point de Climat affecté, et qu'ils sont aussi bien à Stokolm et à Upsale, que dans Rome, ou dans Athènes »[24].

Cet élargissement des perspectives n'est probablement pas sans rapport avec la transformation progressive du climat intellectuel français, qui voit s'affaiblir le crédit du modèle italien et invite de plus en plus les esprits à se tourner vers les lumières du nord. De manière plus précise, on expliquera le patronage de Christine par le rapport de clientèle qu'entretient Scudéry avec le Grand Condé, lui-même en relation épistolaire étroite avec la reine, par l'intermédiaire d'un de ses protégés, le médecin Bourdelot qui, à partir de 1650, veille à Stockholm sur la santé de la souveraine. Non seulement, au lendemain de la Fronde, Christine intervient auprès d'Anne d'Autriche en faveur des princes emprisonnés, mais sa conversion prochaine au catholicisme, qui ne semble pas un secret pour son entourage, lui confère le statut de garante de la paix universelle :

> Sa main arrachera les semences des guerres :
> Et cette belle main, d'un Sceptre imperieux,
> Fera son Caducée, et la Paix de ces lieux.
> Toutes les Nations, mesmes les ennemies,
> Laissant en sa fureur leurs haines endormies,
> S'accorderont ensemble à chanter les hauts faits,
> Et la France et l'Espagne en paroistront en paix. (vv. 9726-9732).

L'insistance sur la France et l'Espagne dans ce concert des nations n'a rien de fortuit si l'on songe que Condé, après avoir été défait par Turenne en 1652, passe l'année suivante dans le camp espagnol. Au-delà de ces circonstances politiques, la figure de Christine de Suède est particulièrement à l'honneur dans le milieu des lettrés parisiens en

---

[24] *Ibid.*

raison des nombreuses personnalités françaises qui sont accueillies, durant ces années, à la cour de Stockholm : Descartes y arrive en octobre 1649 ; l'année suivante y voit le passage de Saint-Amant, en train de rédiger son *Moyse sauvé* ; ce sera ensuite le tour de l'orientaliste et linguiste Samuel Bochart, qui amène avec lui le jeune Pierre-Daniel Huet ; en 1653 enfin, le remuant Saumaise réussira à semer la discorde dans ce petit monde. Parallèlement, la reine reçoit des lettres de doctes confirmés comme Gilles Ménage, Isaac Herault, Samuel Sorbière ou Jean Chapelain[25]. Comment mieux rendre compte de l'effervescence intellectuelle qui prévaut parmi ces élites de l'Europe savante qu'en associant, comme le fait Scudéry, l'avènement annoncé de la reine Christine à un entretien pédagogique ayant pour cadre une bibliothèque ? Selon toute évidence, le poète sait le prix qu'accorde aux livres la souveraine qui, dès sa jeunesse, a été initiée par son premier maître Johannes Matthiae à l'art de les évaluer et de les rassembler. Au lendemain de la guerre de Trente Ans, les collections royales ont connu une extension remarquable grâce à l'achat de fonds privés – dont la bibliothèque de Hugo Grotius – et surtout par la récupération des trésors liée aux conquêtes de Gustave-Adolphe. A l'initiative de la reine, divers aménagements sont entrepris pour loger ces fonds dont la gestion est confiée aux experts les plus confirmés, comme Isaac Vossius ou Nicolas Heinsius. C'est à cette fin qu'elle réclamera la venue du meilleur spécialiste français en la personne de Gabriel Naudé, dont le séjour à Stockholm, entre 1652 et 1653, marquera le dernier jalon d'une carrière entièrement vouée au service des livres. Il va sans dire que les lecteurs d'*Alaric* ne peuvent pas ignorer l'existence de cette bibliothèque royale dont on chante les merveilles dans l'Europe entière.

---

[25] Sur la vie intellectuelle à la cour de Suède, on consultera principalement Christian Callmer, *Königin Christina, ihre Bibliothekare und ihre Handschriften, Beiträge zur europäischen Bibliotheksgeschichte*, Stockholm, Acta Bibliothecae Regiae Stockholmensis, 1977, ainsi que l'essai, idéologiquement plus marqué, de Susanna Akerman, *Queen Christina of Sweden and her Circle. The Transformation of a Seventeenth Century Philosophical Libertine*, Leiden, Brill, 1991.

Une chose est, cependant, de projeter dans la trame d'un récit historique une actualité politique et culturelle propre à favoriser la connivence avec son public ; Scudéry, on l'a vu, fait bien davantage puisqu'il réussit à inscrire la louange de sa Pallas gothique dans la logique profonde de son poème. L'image bénéfique de Christine y apparaît comme la consécration d'ébauches successives. En premier lieu, le courtisan rendu ermite, dont il n'est pas tout à fait indifférent qu'il soit originaire d'une île septentrionale, et que les enseignements d'un Hellène a transformé de futile courtisan en ministre responsable. Vu sous cet angle, il incarne le bon usage qu'un chef d'Etat est amené à faire des livres. Significativement, c'est à un souverain encore novice qu'il est appelé à transmettre son expérience. On remarquera toutefois qu'Alaric se borne à suivre docilement son mentor dans le dédale des rayonnages. Voudrait-il s'y attarder que le saint homme le presse de rejoindre sa flotte recouvrée, autrement dit de concentrer son effort sur le métier de conquérant qui est véritablement le sien. De cette leçon improvisée, il n'aura guère retiré que la conviction de l'importance essentielle que revêtent les livres dans la vie d'un roi. Cette révélation tronquée éclaire l'anticipation par l'ermite de la prophétie de la Sibylle : c'est à Christine que, selon toute évidence, revient le rôle complémentaire du souverain dont les conquêtes terrestres se doublent d'une autorité sur les esprits. A la faveur de son séjour sans lendemain dans la grotte initiatique, Alaric apparaît non seulement comme l'aïeul de l'inimitable reine de Suède, mais comme la pierre d'attente d'une figure idéale, dans laquelle convergent les bienfaits de la vertu et les grâces de l'esprit. En fin de compte, Christine n'est pas simplement la dédicataire de l'épopée *d'Alaric* : elle y fait figure de véritable héroïne.

> Voy tirer de l'oubly cette esclattante Histoire :
> Mais crois que mes labeurs ont pour objet ta gloire :
> Et qu'en tous mes escrits, comme en tous mes propos
> Je songe à l'HEROINE, aussi bien qu'au HEROS. » (vv. 41-44).

Ce rapide parcours n'aura pas été trop inutile s'il invite à reconsidérer quelque peu la réputation de certains auteurs qu'une condescen-

dance assez consensuelle a coutume de juger « faciles ». En dépit des efforts de réhabilitation dont il est actuellement l'objet, Scudéry appartient, pour beaucoup encore, à la catégorie des touche-à-tout dont la production semble aussi insignifiante que copieuse. Cette révision des valeurs pourrait tout aussi bien s'appliquer à un corpus comme celui du poème héroïque français, dont il reste bon ton de déclarer qu'il correspond à un échec signalé. Notre incursion limitée dans l'univers d'*Alaric* nous invite à voir dans cette œuvre bien autre chose que la manifestation d'une « scolarité vaine et laborieuse » doublée d'une tentative de « flatter les goûts savants de Christine »[26]. Nous y reconnaissons avant tout l'expression de choix idéologiques très conscients, servis par une maîtrise formelle sans reproche. A l'évidence, cette Bibliothèque rassemblée dans une grotte est un lieu chargé de sens.

Simone DE REYFF
Université de Fribourg

[26] Pierre Sage, *op. cit.*, p. 146.